

Rôle d'un dispositif d'investigation posé *a priori* dans l'exercice d'une réflexivité méthodologique. La petite histoire de l'ethnographie d'une expédition polaire à ski

Géraldine Rix-Lièvre, Maître de conférences

Université Blaise Pascal

Pascal Lièvre, Maître de conférences

Université d'Auvergne

Résumé

Cet article présente la démarche ethnographique mise en œuvre pour investir la vie organisationnelle d'une expédition polaire à ski. Cette démarche s'appuie sur un dispositif d'investigation mobilisant deux chercheurs ayant chacun un objectif, une posture et des outils spécifiques. Ce dispositif met au centre le rapport des chercheurs aux acteurs : l'un est acteur-expert, l'autre suiveuse-novice. Malgré cette formalisation méthodologique, l'ethnographie d'une expédition en Terre de Baffin montre l'inattendu auquel les chercheurs ont fait face. Le récit des aspérités du terrain souligne l'impossibilité de figer une démarche ethnographique dans un dispositif. Il met à jour la manière dont la vigilance des chercheurs s'est exercée : ce qui a suscité une réflexivité et les différentes temporalités dans lesquelles elle s'exerce. Au cours de cette expédition, comme *a posteriori*, le dispositif d'investigation constitue pour les chercheurs une source et une ressource de réflexivité et un outil de vigilance ethnographique.

Mots clés

SITUATIONS EXTRÊMES, OBSERVATION PARTICIPANTE, PARTICIPATION OBSERVANTE, NOVICE-EXPERT, RÉFLEXIVITÉ

Note des auteurs : Nous souhaitons remercier les responsables de ce numéro, Joëlle Morrissette, Didier Demazière et Matthias Pepin, de nous avoir donné l'opportunité d'exercer pleinement notre vigilance en créant un espace pour rendre compte des conditions effectives de notre travail ethnographique.

Introduction

Au sein du programme de recherche « Management des situations extrêmes » (Lièvre, 2013), nous cherchons à étudier l'action collective de s'organiser au sein de projets dans des environnements évolutifs, incertains et risqués (Garel & Lièvre, 2010). Il s'agit d'appréhender ces organisations temporaires, que sont les projets, en abordant non plus l'organisation en tant qu'état mais en tant que processus. Nous investissons l'*organizing*, c'est-à-dire la vie organisationnelle telle qu'elle se déploie singulièrement en situation (Weick, 2003). Les expéditions polaires à ski sont apparues comme des terrains privilégiés pour étudier cette organisation en train de se faire (Garel & Lièvre, 2010). Paradoxalement, ce type de terrain est facilement accessible pour les chercheurs qui veulent investir les projets d'innovation d'exploration où se côtoient l'inconnu, l'incertitude et le risque. Dans des contextes économiques classiques, la recherche bute sur de nombreux problèmes : secret, confidentialité, complication (Midler, 1996). Inversement, l'intégration d'une dimension scientifique dans les projets est d'usage depuis les premières explorations polaires et la recherche ne génère pas les mêmes craintes de la part des acteurs ce qui facilite l'accès des chercheurs à ces organisations. Le caractère privilégié des expéditions polaires à ski tient donc à leur ouverture vis-à-vis de la recherche. Mais il est aussi relatif à la taille du collectif en jeu et à la durée du projet. En effet, les collectifs y sont relativement restreints et la durée des projets, de l'ordre de l'année, est compatible avec la temporalité de la recherche. Le choix des expéditions polaires à ski permet d'étudier l'organisation en train de se faire dans son ensemble – de l'idée du projet à sa réalisation en tenant compte des différents acteurs –, mais aussi de manière approfondie, dans le détail, pour produire une description dense, au sens de Geertz (1973).

L'objectif de notre travail était donc d'étudier la manière dont un collectif s'organise au cours d'une expédition polaire à ski. Pour ce faire, la perspective ethnographique s'est rapidement imposée. Elle permet d'approcher la vie organisationnelle telle qu'elle se déploie effectivement dans des contextes ordinaires (Van Maanen, 2011; Watson, 2011). Intégrant un collectif tout au long de la définition, de la préparation et de la réalisation d'une expédition polaire à ski, les chercheurs peuvent alors appréhender non seulement ce que les acteurs disent de ce qu'il ont fait ou de ce qu'ils font, mais aussi la manière dont ils agissent en situation. Au-delà de « la communication verbale, volontaire et intentionnelle, [...] qui] est spécialement impropre à fournir de l'information sur les aspects non verbaux et involontaires de l'expérience » (Favret-Saada, 2009, p. 159), l'approche ethnographique

confronte les chercheurs « en chair et en os à la réalité qu'il[s] entend[ent] étudier » (Olivier de Sardan, 1995, p. 76). Elle permet de dépasser les discours convenus sur la répartition des tâches, le style de leadership, les relations entre les membres de l'expédition..., ce qu'il faut faire – et ne pas faire – pour s'organiser collectivement au cours d'une expédition polaire et la mener à bien. L'observation des pratiques effectives et la participation des chercheurs à la vie de l'expédition, observation et participation au cœur de l'approche ethnographique (Olivier de Sardan, 1995), fondent la possibilité d'étudier l'organisation en train de se faire en profondeur au-delà des principes explicitement formulés.

Il s'agissait donc d'ethnographier une expédition polaire à ski non pas pour servir une ethnologie, mais pour contribuer à une anthropologie du projet, c'est-à-dire à « une élucidation de la condition humaine lorsque celle-ci se préoccupe du “faire advenir” » (Boutinet, 1996, p. 265). En effet, la démarche ethnographique n'a pas été mise en œuvre pour définir les normes culturelles d'une communauté d'expéditeurs polaires, mais pour comprendre les modalités selon lesquelles des êtres humains s'organisent collectivement dans un environnement évolutif, incertain et risqué afin de mener à bien leur projet, c'est-à-dire imprimer un sens à leur action. Dans la mesure où notre objet tient aux pratiques dans leurs caractères individuel et collectif, nous avons agrémente notre démarche ethnographique d'un dispositif d'investigation plus formalisé. Dans une première partie, nous proposons une description de la construction de ce dispositif, construction notamment basée sur une réflexion sur le rapport des chercheurs aux acteurs et au terrain. Mais comme la démarche ethnographique ne se laisse jamais enfermer dans un protocole à mettre en œuvre, nous racontons dans une seconde partie quelques petites histoires de l'ethnographie d'une expédition polaire à ski en Terre de Baffin. Ces récits mettent en évidence l'inattendu auquel se confrontent les chercheurs et la manière dont il vient remettre en question le dispositif initialement pensé, suscitant en situation l'exercice d'une réflexivité sur le rapport des chercheurs aux acteurs et au terrain. En conclusion, nous présentons ce qui nous semble, *ex post*, avoir guidé l'exercice de notre réflexivité en situation, première étape d'une vigilance ethnographique que l'écriture vient parfaire.

L'élaboration d'un dispositif d'investigation dans une ethnographie organisationnelle « constructiviste » orientée « pratique »

Comme nous l'avons évoqué, l'objet de notre travail est d'étudier l'*organizing* (Weick, 1979, 2003). Karl Weick est un chercheur reconnu en sciences de l'organisation dans le registre des théories de l'apprentissage et de l'action pour ses travaux séminaux sur l'*organizing* et le *sensemaking* (Saussois, 2007). Il

développe une approche interactionniste de l'organisation inspirée de l'interactionnisme symbolique (Koenig, 2003). Dans son ouvrage *The social psychology of organizing*, Weick propose un déplacement majeur dans la théorie des organisations qui se traduit par le passage de la notion d'*organization* à celle d'*organizing*. Il propose d'appréhender l'action collective organisée et s'organisant dans une perspective à la fois sociologique et psychologique. Il s'agit d'observer l'organisation comme un processus en train de se faire en prenant en compte la manière dont les acteurs construisent individuellement et collectivement le sens de leurs actions et la dynamique organisationnelle qui en résulte. Les manières dont les acteurs s'influencent réciproquement dans leurs interprétations et façonnent les processus d'élaboration du sens constituent un point central. Ces processus doivent être appréhendés à l'échelle de l'individu qui confère spontanément une signification à sa situation, mais la mise à jour de l'ensemble des significations ne suffit pas à comprendre le sens de l'action collective : il est nécessaire d'étudier cette dernière de l'extérieur en prenant en charge le collectif comme une entité propre. Deux questions méthodologiques se sont alors posées : 1) celle de la prise en compte des dimensions individuelles et collectives de la dynamique organisationnelle, 2) celle de l'étude des pratiques effectives sans les réduire ni au discours sur l'activité, ni à l'appréhension extrinsèque que procure une observation. Pour relever ces défis, nous avons élaboré un dispositif ancré dans une démarche ethnographique qui s'appuie sur deux chercheurs ayant chacun un objectif, une posture et des outils d'investigation spécifiques (Lièvre & Rix-Lièvre, 2012; Rix-Lièvre & Lièvre, 2010, 2011)¹. Il s'agit de tirer parti de la nécessaire participation des chercheurs à la situation qu'ils étudient. Cette participation, loin d'être un biais, fonde pour nous la possibilité de construire différents matériaux en fonction de la posture de chaque chercheur et de la place qu'il occupe dans le système étudié (Favret-Saada, 1977; Girin, 1990). Ainsi, deux chercheurs participant à une même expédition – de l'idée du projet, en passant par les temps de préparation et la réalisation effective, jusqu'au retour – et intégrés à une même équipe construisent *in fine* deux terrains différents – au sens fort du terme d'intégration progressive et continue d'un chercheur au sein d'un groupe. Dans un premier point, nous présentons la posture permettant à chaque chercheur de documenter, dans son interaction particulière avec les acteurs, une facette particulière de l'*organizing*. Nous montrons ainsi comment nous avons inscrit au cœur du dispositif d'investigation les rapports de chaque chercheur à son terrain et aux acteurs. Dans un second point, nous présentons les différents outils qui, intégrés aux démarches ethnographiques, offrent la possibilité d'étudier les pratiques dans leurs dimensions objectives et subjectives, c'est-à-

dire en prenant en compte tant les comportements observables que le sens que les acteurs confèrent spontanément aux situations qu'ils vivent.

Une expédition, deux terrains pour éclairer différentes facettes de l'organizing

Le travail de Favret-Saada (1977, 2009) sur la sorcellerie dans le Bocage a mis en évidence l'importance de la place du chercheur au sein du système étudié dans la construction des matériaux. Tant qu'elle a été perçue comme une chercheuse du CNRS (Centre national de la recherche scientifique, France), elle ne pouvait accéder qu'aux histoires montrant le caractère ancestral, irrationnel et arriéré de la sorcellerie, à des discours permettant de justifier l'absence de sorcellerie dans le contexte européen de l'époque. Il lui fallait être « prise » pour approcher les pratiques de sorcellerie, c'est-à-dire participer du système étudié : « quand des ensorcelés me racontaient leur histoire, ce n'était jamais parce que j'étais ethnographe, mais parce qu'ils avaient pensé que j'étais "prise" comme eux dans les "sorts" » (Favret-Saada, 2009, p. 10). C'est en étant considérée comme une ensorcelée ou une désorceleuse que Favret-Saada a été en mesure d'accéder aux pratiques de sorcellerie et de construire des matériaux pour comprendre les mécanismes à l'œuvre et la rationalité de ces pratiques. Forts de ce résultat, nous avons examiné et expérimenté les postures qui pourraient nous permettre d'investiguer différentes facettes de l'*organizing* au sein d'une expédition polaire à ski. Partant des caractéristiques singulières de chacun de nous², nous avons mis à jour les places que nous pouvions occuper au sein d'une expédition polaire.

Le second auteur est un praticien expérimenté des expéditions polaires à ski. Réalisant des expéditions polaires depuis plus de 15 ans, il est connu dans le cercle des pratiquants et considéré par ses pairs comme un expert. Il peut donc assumer au sein d'un projet d'expédition le statut d'acteur à part entière. Comme tout autre membre de l'expédition, il est en mesure de prendre en charge certaines responsabilités, par exemple la tente, le réchaud, la sécurité contre les ours, la progression; il agit, intervient et contribue au déroulement de l'expédition. Empruntant à des termes anthropologiques, nous pourrions qualifier cette posture de « participation observante » au sens de Junker (Peretz, 2004) qui souligne que l'observation du chercheur est alors soumise à ses activités de participant³. Cela signifie que les acteurs peuvent attendre du chercheur le même engagement que chacun d'entre eux tant physiquement que moralement. David (2000) parle d'une participation directe pour catégoriser ce type de posture. De plus, la notion de participation observante insiste sur un important niveau d'engagement dans l'activité : une posture d'intervention. En effet, le chercheur ne vise pas une neutralité illusoire, l'observation passive

d'une situation soi-disant « naturelle », mais il assume, dans ce cas, une volonté d'intervention (Berry, 2000; Plane, 2000). Ainsi, non seulement il prend part à l'ensemble des activités et des choix du groupe, mais il met aussi à sa disposition des outils d'élaboration, de suivi et de réajustement du projet⁴, et intervient à tout moment pour son bon déroulement. Cette participation observante permet au chercheur de développer une certaine intériorité tant par rapport au groupe qu'à ses activités. Cette intériorité nous paraît indispensable pour approcher les processus collectifs de prise de décision, de réflexion stratégique, de management de projet. Ainsi, dans le dispositif d'investigation, le second auteur construit son terrain en assumant une posture d'expert et de participant lui permettant d'étudier la vie organisationnelle du point de vue du collectif.

Le second chercheur, première auteure de cet article, construit un tout autre terrain qui vise la compréhension des pratiques spontanées et singulières de chacun des membres de l'équipe en situation⁵. Novice en termes d'expédition polaire à ski, cette chercheuse est également intégrée à l'équipe mais contrairement au chercheur précédent, elle ne l'est pas en tant que coéquipière. En position de naïveté, c'est une personne qui peut solliciter chaque membre de l'expédition pour apprendre de leurs pratiques. Il s'agit d'adopter une posture permettant non seulement d'observer les pratiques de chacun, mais aussi d'approcher le versant subjectif de ces dernières, le vécu de chacun des acteurs, sans que ceux-ci se sentent comparés ou jugés. Même si cette chercheuse suit le groupe dans son itinérance, elle ne prend ni responsabilité, ni décision et adopte une posture de retrait afin d'éviter de prendre position en faveur des idées, propositions, appréciations des uns par rapport à celles des autres. Relativement à la participation observante du premier chercheur, la posture de celle-ci doit plutôt être qualifiée d'observation participante. En effet, elle n'a pas le projet d'intervenir sur les pratiques des acteurs et se consacre avant tout à l'investigation de ces dernières (Peretz, 2004). Si sa participation à l'activité du groupe se réduit à le suivre pour pouvoir appréhender ce qui se passe, ce n'est pas dans l'optique de recouvrir, de manière neutre et exhaustive, une quelconque réalité donnée. L'inversion des termes signifie qu'en situation, cette chercheuse est plutôt suiveuse; pas une spectatrice invisible, mais une apprentie.

Nous avons donc cherché à radicaliser les postures de chacun afin de construire des terrains et des matériaux différents pour documenter le versant collectif de la vie organisationnelle d'un côté, les pratiques individuelles et leurs ressorts cognitifs de l'autre. Pour ce faire, nous avons projeté la place que chaque chercheur pouvait occuper dans le groupe étudié et le rapport aux acteurs qu'il devrait être en mesure de construire. Cette projection comme nous

l'évoquions précédemment dans une note n'est pas pure conjecture; elle est le fruit d'itérations successives appuyées sur nos immersions antérieures respectives sur le terrain des expéditions polaires. Cette tentative de formalisation nous semble importante à double titre. D'une part, elle paraît être une condition pour ne pas « louper » notre objet : ces postures apparaissent comme des possibilités de documenter l'*organizing* et de contribuer à une anthropologie du projet. D'autre part, elle offre des repères pour la construction de deux terrains différents alors même que deux chercheurs sont intégrés au sein de la même expédition; si chemin faisant, ces terrains s'avéraient trop proches, l'intérêt de la présence de deux chercheurs au sein de la même expédition deviendrait nul. Notre tentative de formalisation des postures de chacun constitue un cadre permettant de se coordonner dans une forme d'enquête collective. En effet, la présence de plusieurs chercheurs implique que chacun ne s'organise plus seulement comme bon lui semble mais que des repères collectifs soient construits (Bierschenk & Olivier de Sardan, 1994).

À chaque terrain, ses outils

Si le dispositif d'investigation repose sur la construction de deux terrains, chaque démarche ethnographique mobilise aussi des outils différents pour produire des matériaux. Avant de spécifier ces outils, il est important d'indiquer que dans les deux cas, la démarche d'observation participante et celle de participation observante ne tiennent pas la même place dans l'investigation. Olivier de Sardan (1995) distingue les cas où les informations et connaissances acquises sont consignées par le chercheur et deviennent le corpus travaillé par la suite, et les cas où l'observation participante est plutôt de l'ordre de l'imprégnation. Dans notre dispositif, la participation observante constitue la phase essentielle de construction des matériaux et les outils mis en œuvre servent à consigner ce que le chercheur saisit en situation. Par contre, l'observation participante est plutôt de l'ordre de l'imprégnation. Elle offre à la chercheuse la possibilité d'une familiarisation avec la culture des expéditeurs polaires et d'une première compréhension de leurs pratiques⁶, mais son importance tient aussi à la relation de confiance que la chercheuse peut construire avec chacun des acteurs tout au long de ses interactions avec eux. Elle devient alors le socle indispensable à la mise en œuvre d'outils d'analyse fine de l'activité en situation. Ainsi, les outils développés au sein du dispositif servent dans un cas à construire des traces de ce à quoi le chercheur est confronté au cours de sa participation observante, dans l'autre à étudier les pratiques de chaque membre de l'expédition dans des moments particuliers.

Dans le premier cas, le chercheur qui se place avant tout en position d'acteur doit élaborer des outils d'investigation lui permettant, malgré son

investissement dans l'activité du groupe, d'en construire des traces. Tout au long de l'expédition, c'est-à-dire de son idée, en passant par la constitution de l'équipe, la recherche d'aides financières, le choix du matériel, les moments de préparation, la réalisation effective, jusqu'au retour en France, et quel que soit le moment, il doit être en mesure de constituer et/ou de conserver différents éléments relatant ce qui se passe au sein du collectif. L'outil que nous avons construit pour ce faire est un journal de bord multimédia (JBM). Il en prend en considération les spécificités de ce terrain : 1) le caractère discontinu de l'immersion : les membres de l'expédition ne forment un collectif physiquement réuni que lors des rassemblements de préparation et de la réalisation de l'expédition, le reste du temps ils peuvent se trouver à des centaines de kilomètres de distance; 2) conséquence du premier point, les formes et les modalités d'interaction au sein du collectif sont diverses : rencontres, échanges téléphoniques ou de courriels; 3) la construction de traces doit s'adapter à l'activité réalisée notamment au cours des raids à ski. Le JBM qui compile plusieurs supports et prend différentes formes selon les phases du projet – notes, photos, enregistrements audio et/ou vidéo – permet d'en effectuer un suivi longitudinal. Pendant la phase de constitution de l'équipe, le JBM intègre les courriels échangés entre les différents interlocuteurs; il mêle les prises de notes du chercheur au cours de réunions et les enregistrements audio de ces dernières; il passe aussi par le canal vidéo puisque le chercheur, au cours du raid à ski, doit trouver des manières peu contraignantes de garder une trace de son déroulement quotidien, en particulier de l'organisation du collectif. Combinant différents types de matériaux, le JBM correspond *in fine* au point de vue du chercheur sur ce qui se passe au sein du collectif au fil de la réalisation du projet. C'est à partir de ce journal de bord que le chercheur peut rendre compte des processus collectifs de prise de décision, de réflexion stratégique, de management de projet. Pour ce faire, il produit, sous la forme d'un film et/ou d'un écrit, un récit du déroulement de l'expédition. Ce récit correspond à une mise en cohérence de divers éléments et événements dans une histoire qui reprend les différentes phases de l'expédition en les liant logiquement entre elles (Ricoeur, 1983). Pour que ce récit ne se réduise pas à la manière dont le chercheur a vécu l'expédition, il doit effectuer un travail réflexif. Cette réflexivité est suscitée d'une part par un travail d'explicitation des conditions de production des matériaux et du récit, d'autre part par la confrontation de points de vue entre les deux chercheurs sur le déroulement de l'expédition. Le récit alors produit relate la dynamique organisationnelle de l'expédition. Il est construit de telle sorte qu'il soit acceptable pour l'ensemble des acteurs en considérant leurs éventuelles contradictions/oppositions. Présenté et discuté avec eux, ce récit *in fine* rend compte de la manière dont les acteurs confèrent

collectivement un sens à leurs actions. Il constitue alors le corpus sur lequel le chercheur peut examiner les modes d'organisation du point de vue du management de projet.

Dans le second cas, la chercheuse au cours de son observation participante, construit des matériaux d'observation des pratiques des différents membres de l'équipe. Cependant, pour comprendre ces dernières, il s'agit, au-delà de ce qui est observable, d'approcher le versant implicite, personnel, significatif de l'action, c'est-à-dire la manière dont chaque acteur vit sa situation et agit dans un moment particulier (Gore, Rix-Lièvre, Wathelet, & Cazemajou, 2012; Rix-Lièvre, 2010; Theureau, 1992; Vermersch, 1994). Dans la mesure où, pour chacun, sa manière d'être, de vivre, d'agir dans un contexte singulier est avant tout à l'œuvre et reste largement pré-réfléchi, il est nécessaire d'inciter et d'aider l'acteur à expliciter sa pratique (Vermersch, 1994). Dans cette optique, nous développons une méthodologie particulière : l'entretien en *re situ subjectif* (Rix & Biache, 2004; Rix & Lièvre, 2008; Rix-Lièvre, 2010)⁷. Cet entretien, pour accompagner l'effort d'explicitation de l'acteur, utilise comme support un enregistrement vidéo de sa perspective *subjective située* au cours de sa pratique. Cette perspective est enregistrée de la manière suivante : chaque expéditeur polaire est équipé à son tour d'une caméra à objectif déporté (ø 8 mm) fixée sur ses lunettes de soleil. La perspective enregistrée ne doit pas être confondue avec la perception de l'acteur qui est chargée de significations qu'aucune image ne peut rendre : elle correspond à une perspective physique proche du champ de vision de l'acteur au moment où il agit. Cet enregistrement n'est donc pas analysé pour lui-même, mais utilisé durant un entretien pour aider l'acteur à raconter au plus près ce qu'il vit au fil de sa pratique dans le moment que la vidéo retrace. La vidéo qui se déroule permet à la chercheuse, tout au long de l'entretien, de centrer, accompagner et ramener l'acteur au plus près de la dynamique de ses actions, et de l'aider à expliciter son vécu. Ainsi, ce dispositif tend à une coconstruction et un partage d'expérience entre l'acteur et la chercheuse relativement à un moment particulier⁸. Ces entretiens sont menés à la suite d'une réunion, à la fin d'un rassemblement de préparation, au terme de la réalisation de l'expédition... Tour à tour, les acteurs sont sollicités pour décrire à la chercheuse en position de novice et d'apprentie ce qu'ils vivent personnellement au cours de différents moments de l'expédition. En retrait par rapport au groupe en situation, la chercheuse entre, *a posteriori* et tour à tour, dans le monde de pratique de chacun des acteurs. *In fine*, pour documenter chaque moment investigué, nous disposons à la fois des verbalisations de l'acteur qui renseignent sur la manière dont, subjectivement, il vit sa situation, et de matériaux d'observation issus des enregistrements effectués *in situ*. Ces

différents types de matériaux, d'un côté plutôt subjectifs, de l'autre plutôt objectifs, sont mobilisés de pair afin de comprendre les pratiques singulières et situées des différents membres de l'équipe.

Ce dispositif d'investigation reposant sur la construction de deux terrains s'inscrit dans une optique résolument constructiviste (Albert & Avenier, 2011; Le Moigne, 1995). En effet, si dans une épistémologie positiviste placer deux chercheurs sur un même terrain pour étudier les mêmes acteurs n'aurait aucun sens sinon de fonder la fiabilité de l'observation d'une réalité donnée, la réflexion menée intègre ici l'engagement des chercheurs dans la construction de leur objet et le rapport de chacun d'eux aux acteurs et au terrain. Cette réflexion tente ainsi de contribuer au développement de méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales prenant en charge le genre commun entre le sujet et l'objet, la réciprocité de l'observation et le sens des pratiques étudiées (Mucchielli, 1991). Si ce type de méthode est généralement centré sur les manières de dire (Hlady Rispal, 2002), nous proposons de déplacer sa focalisation vers les pratiques effectives des acteurs en situation (Lièvre & Rix-Lièvre, 2009). C'est ainsi que ce dispositif constitue un cadre pour une ethnographie organisationnelle « constructiviste » orientée « pratique » (Lièvre & Rix-Lièvre, 2012). Ce cadre fonde la possibilité d'une enquête collective qui prend une forme particulière dans la mesure où il ne s'agit pas de construire des repères théoriques et méthodologiques permettant de mener des enquêtes comparables dans des groupes différents, comme ont pu le proposer Bierschenck et Olivier de Sardan (1994), mais de mener des enquêtes complémentaires permettant *in fine* d'étudier un objet à double face – l'*organizing* – en articulant des matériaux de différentes natures. Les modalités d'articulation de ces matériaux documentant d'une part les pratiques de chacun et les significations qui leur sont sous-jacentes, d'autre part l'action collective comme une entité organisée, ont été développées par ailleurs (Lièvre & Rix-Lièvre, 2009). Dans la suite de cet article, nous ne nous centrons donc pas sur les résultats obtenus à partir de ce cadrage méthodologique, mais nous montrons comment ce dernier a présidé à l'investigation d'une expédition à ski en Terre de Baffin; non comme un protocole qui aurait été appliqué à la lettre, mais comme un outil de réflexivité dans la conduite de notre démarche ethnographique.

De la construction d'un dispositif d'investigation à la pratique ethnographique effective : petites histoires d'une expédition en Terre de Baffin

L'expédition *Terre de Baffin* s'est déroulée sur une période d'un peu moins de deux ans de l'idée du projet jusqu'à la phase de clôture des comptes et de

retour d'expérience. L'idée a cheminé pendant quelques mois et la période de préparation a été d'une année. Le raid à ski proprement dit a duré un mois et demi. Le bouclage a été réalisé rapidement dans les deux mois qui ont suivi le retour en France. Les chercheurs ont été intégrés à l'expédition dès l'idée. Le chercheur praticien expérimenté des expéditions polaires à ski a rencontré le chef d'expédition lors d'un événement réunissant une centaine d'auditeurs intéressés par l'arctique. L'intégration du second chercheur à l'équipe s'est faite par l'intermédiaire du premier qui a proposé qu'une autre chercheuse novice puisse participer à l'expédition afin de mener à bien un projet de connaissance intégré au projet d'expédition. Cette intégration d'une seconde personne-chercheuse à l'équipe a été effectivement actée une fois que cette dernière a eu fait la preuve de son autonomie en ski. Sans livrer le récit intégral permettant de rendre compte de l'ensemble du déroulement du terrain et des matériaux construits par chacun des chercheurs, nous proposons quelques petites histoires montrant les aspérités du terrain et la manière dont elles ont été appréhendées par les chercheurs. Chacune de ces histoires institue des moments de l'expédition en événements relevant ce qui dans le cours du terrain constitue pour le ou les chercheurs de l'inattendu et qui vient remettre en question – quelques fois perturber de leur(s) point(s) de vue en situation – le déroulement de la recherche, leurs rapports aux acteurs et au terrain. Nous montrons comment cet inattendu a suscité en situation l'exercice d'une réflexivité et en quoi la formalisation *a priori* des postures de chacun dans un dispositif d'investigation y a contribué.

Être expert mais moins que le chef d'expédition, être novice mais pas tout à fait

Comme nous l'avons évoqué, le travail effectué sur le dispositif d'investigation nous a amenés à formaliser et à radicaliser les postures de chacun des chercheurs par rapport aux acteurs, l'un étant un acteur-expert, l'autre une suiveuse-novice. S'il paraît important de se projeter dans une posture particulière – puisque ce à quoi les chercheurs accèdent dépend de leurs places –, elle n'est pas abstraite et posée dans l'absolu, mais s'ajuste au fil de l'interaction des chercheurs aux acteurs, interaction qui définit *in fine* des positions moins figées et moins archétypales. Ces premières petites histoires montrent comment nos postures se sont ajustées au fil du déroulement de l'expédition et en quoi la formalisation *a priori* des postures de chacun a participé à ces ajustements.

Le choix controversé d'un système de protection contre les ours blancs

Au cours de la phase de préparation, la question du système de protection contre les ours blancs est posée. Tous les membres de l'équipe s'accordent sur

le caractère indispensable du fusil : il permet de faire peur à un ours qui approche et de se défendre en dernier ressort lors d'une attaque en abattant l'animal. Le chef d'expédition a déjà éprouvé plusieurs techniques : tour de garde, système d'alerte autour du camp, chiens... Il a eu à faire face à des ours blancs à de nombreuses reprises. Il propose d'utiliser les chiens qui signalent la présence d'ours. Le chercheur en position d'acteur-expert discute la pertinence de cette solution technique, plusieurs récits d'expédition relatant aussi le fait que les chiens peuvent attirer les ours. Il propose d'envisager une solution basée sur un système à installer tout autour du camp en argumentant que ce système peut à la fois alerter et repousser l'ours au moins pour un temps. Racontant plusieurs expériences lors desquelles il a utilisé l'une et l'autre des protections, le chef d'expédition montre que la solution des chiens est tout aussi efficace, plus plaisante – la présence animale étant agréable dans cet univers blanc – et surtout moins contraignante à mettre en place. Le chercheur n'ayant jamais utilisé les chiens est sceptique. D'autres équipiers expriment aussi leur méconnaissance sur ce point, mais le chef d'expédition est catégorique : c'est la meilleure solution.

Au cœur de la discussion, la question qui se pose au chercheur en position d'intervention est celle du point jusqu'où il peut/doit pousser la contradiction. La contradiction est importante pour mieux comprendre les choix de l'équipe et ses fondements, mais il ne s'agit pas pour le chercheur de mener l'expédition. Autrement dit, comment jouer pleinement un rôle d'équipier sans devenir le chef d'expédition? Tout en occupant une position d'expert intervenant dans le débat, quelle place construire par rapport au chef d'expédition notamment lorsque les deux expertises fondent des pratiques divergentes? Quelle relation entretenir avec lui? Le risque étant d'entrer dans une opposition systématique, un rapport de défiance pouvant conduire au conflit interpersonnel.

Face à la détermination du chef d'expédition et à la discussion exclusive qui l'engageait avec lui, le chercheur va finalement arrêter de discuter la solution proposée par ce dernier sans pour autant être convaincu. Dans son JBM, il consignera l'enregistrement audio de cette réunion, mais aussi sous forme de notes son questionnement sur son rapport au chef d'expédition, les arguments mobilisés par les différents acteurs au cours du débat, la manière dont la décision s'est imposée et les difficultés, de son point de vue, que pouvaient engendrer tant le choix effectué que la manière de l'effectuer collectivement.

Cette petite histoire sur le choix du système de protection contre les ours blancs montre que la formalisation, nécessairement abstraite, d'une posture

d'acteur-expert ne dicte en rien les conduites à tenir dans les situations contingentes auxquelles il est confronté au cours de son travail de terrain. La posture d'acteur-expert oriente les prises de note du chercheur dans son JBM, mais constitue aussi un point de repère dans son questionnement sur son rapport au chef d'expédition et au reste de l'équipe. Il est plus attentif au ton du débat et au fait que la discussion devienne bilatérale; éléments qui suscitent alors une réflexivité en situation et un ajustement de sa posture au moment considéré.

La chute à l'eau d'un coéquipier et son « retour au sec »

Au cours du raid à ski, nous progressons dans le lit d'une rivière gelée. Le groupe s'est arrêté pour boire et manger. Un coéquipier repart tandis que les autres remettent leurs sacs de vivres dans leur pulka⁹. Tout le monde est en marche lorsque la glace se brise sous les pieds de la personne partie devant. Il est à quelques mètres du reste du groupe. Il a de l'eau jusqu'à la taille, sa pulka est restée sur la glace. L'ensemble de l'équipe contourne la zone fragile par le côté, chacun à la hâte enlève son harnais pour se détacher de sa pulka. Un coéquipier lance une corde à la personne dans l'eau qui a elle-même retiré son harnais pour éviter d'entraîner la pulka dans sa chute. Il ne veut pas prendre la corde arguant qu'il risque d'être mouillé plus encore. La chercheuse novice insiste : il doit prendre la corde et se laisser tirer, si la hauteur d'eau devient brutalement plus importante il peut rapidement se noyer. Au bout de quelques minutes, l'équipier est sorti de l'eau tiré par la corde et sa pulka est ramenée sur la rive. Comme il est mouillé, il faut qu'il se déshabille avant que ses vêtements ne gèlent. Lui préférerait marcher un petit moment pour se réchauffer. À nouveau, la chercheuse suiveuse-novice prend le parti de ceux qui insistent pour qu'il se change intégralement. Comme le coéquipier tombé à l'eau n'a qu'une paire de chaussures, la chercheuse suiveuse-novice lui propose ses bottes. Il finit par accepter de se changer et prend les bottes. Le groupe reprend alors sa progression pour une heure afin qu'il se réchauffe complètement avant de dresser le camp.

À ce moment-là, l'urgence de la situation prend le dessus : la chercheuse suiveuse-novice ne se pose aucune question relativement à sa posture. Il s'agit d'aider le groupe à faire face et elle se positionne en faveur des propositions qui lui paraissent en situation spontanément les plus logiques et adaptées : assurer la personne ayant chuté à l'eau avec une corde pour ne pas risquer la noyade, l'amener à glisser à plat ventre sur la glace pour que celle-ci ne se brise pas à nouveau, l'aider à se changer intégralement pour éviter que ses vêtements gèlent sur sa peau. L'immersion dans la situation où le danger physique est, du point de vue de la chercheuse, imminent ne laisse aucune place pour l'exercice

d'une réflexivité concernant son rapport aux acteurs. La réflexivité ne s'exercera que plus tard une fois installée sous la tente en se replongeant dans le cours des événements. Même rétrospectivement, le choix opéré spontanément d'intervenir et de prendre parti n'apparaît pas comme tel. Il semble humainement impossible de regarder un collectif faire face à un problème mettant en danger l'intégrité physique d'autrui et de rester en retrait alors même que l'engagement de la chercheuse peut contribuer à surmonter la situation. Rester en retrait n'est pas une alternative pour la chercheuse, ni en situation – la question ne s'est même pas posée –, ni une fois dans la tente – où la question n'apparaît pas pertinente. Dans ces moments-là, le projet de connaissance devient second, la chercheuse oublie qu'elle est sur le terrain, elle est simplement affectée (Favret-Saada, 2009). Le cadre posé *a priori* ne redevient un outil de réflexivité qu'au moment de l'écriture lorsqu'il faut qualifier la posture, qui n'est plus totalement celle de suiveuse, adoptée par la chercheuse au cours de cet épisode.

Par contre, ce cadre est redevenu un outil pour questionner le rapport de la chercheuse suiveuse-novice aux acteurs lorsque le problème du séchage des affaires mouillées et gelées s'est posé. À la suite de cet événement, même si le danger immédiat était écarté, il fallait trouver un moyen de sécher les affaires du coéquipier, notamment ses chaussures de progression à ski, pour qu'il puisse poursuivre le raid dans de bonnes conditions. Ayant déjà eu des problèmes d'humidité dans ses chaussures, c'est la chercheuse suiveuse-novice qui a proposé une manière de sécher celles du coéquipier. En utilisant du papier et la chaleur du réchaud au moment où il fonctionne pour faire fondre la neige, la chercheuse suiveuse-novice a réussi en trois jours à sécher les chaussures.

Si lors de la chute à l'eau la chercheuse submergée par la situation n'a pas été en mesure d'exercer la moindre vigilance relativement à sa posture vis-à-vis des acteurs en situation, proposer une solution pour résoudre le problème de séchage était inscrit dans une démarche réflexive. Plusieurs éléments étaient importants pour la chercheuse suiveuse-novice dans cette réflexion : 1) elle a dû progresser à différentes occasions avec des chaussures humides et a éprouvé la manière dont le froid saisit le pied et la difficulté à retrouver, même une fois au chaud, toute sa sensibilité; 2) elle venait de prêter ses bottes au coéquipier et ne voulait pas les lui réclamer – le mettant alors directement en difficulté pour progresser; 3) ses propres bottes sont aussi pour elle une manière de se protéger du froid et en les laissant au coéquipier, elle risquait de se trouver elle-même en difficulté au cours de la progression. Si le choix de proposer une solution était délibéré, il semble orienté en fonction du rapport de la chercheuse aux acteurs relativement au projet d'expédition plus qu'au projet de connaissances. Bien que les deux soient imbriqués, les éléments pris en charge par la chercheuse ne

sont pas relatifs au maintien de sa posture de suiveuse-novice, posture liée à la possibilité de mener *ex post* des entretiens où les acteurs sont en mesure de lui livrer ce qu'ils ont effectivement vécu au cours de moments particuliers. Au terme du raid à ski, cette chercheuse a comme prévu mené différents entretiens en *re situ subjectif* avec le coéquipier tombé à l'eau. Malgré les traces vidéo d'activité, il a été difficile d'amener cet acteur à décrire finement son vécu au cours des entretiens. Ses verbalisations relevaient souvent de conseils sur ce qu'il fallait faire et d'appréciations de ce qui avait été fait. Rien ne nous laisse penser que cet acteur ne s'adressait pas à une novice, mais ayant eu des difficultés au cours du raid, la crainte d'être jugé par la chercheuse a pu représenter un frein à l'explicitation.

Cette petite histoire pointe l'impossibilité sur le terrain de rester en retrait en toute situation, notamment lors des situations d'urgence, de danger imminent. Dans ces moments-là, si la vigilance s'exerce ce n'est pas sur le plan de la réflexivité méthodologique. L'acuité de la chercheuse se porte sur la manière dont elle peut agir pour lutter contre le danger. Mais quotidiennement, la chercheuse ne peut pas non plus être spectatrice passive, ni totalement naïve. Les acteurs escomptent que la chercheuse, même novice, soit autonome pour ne pas perturber le groupe dans sa progression et dans son fonctionnement quotidien¹⁰. Une personne n'est d'ailleurs pas novice dans l'absolu : même si elle est novice en termes d'expédition polaire, certaines de ses compétences et connaissances acquises dans d'autres contextes peuvent et doivent être mobilisées. Enfin, si la posture de novice est une posture pour entrer sur le terrain, les acteurs attendent aussi de la chercheuse qu'elle apprenne au fur et à mesure de l'expédition. Ainsi, définir une posture de suiveuse-novice ne peut suffire à rendre compte du rapport de la chercheuse aux acteurs et à son terrain. Par contre, elle constitue un repère – non un idéal à atteindre – dans la démarche réflexive de la chercheuse au moment de l'écriture : ce repère est une porte d'entrée pour mettre à jour son rapport aux acteurs à différents moments de l'expédition. Ce faisant, elle est en mesure de caractériser finement les matériaux de verbalisation issus des entretiens.

La perte des chiens : une expérience mettant en doute la viabilité des postures et la continuité des terrains

Comme nous l'avons évoqué précédemment, l'expédition avait choisi les chiens comme système de protection contre les ours blancs. À la fin de la première semaine du raid, nous progressons dans une vallée, nous franchissons une succession de lacs gelés qui doivent nous mener à un fjord. Sur ces lacs, les chiens ont des difficultés à progresser, ils glissent, tombant fréquemment la gueule au sol, pattes écartées¹¹. Attachés à la pulka, ils déséquilibrent les

coéquipiers qui se chargent d'eux, il faut les tenir en laisse à la main. Comme la progression sur la glace vive devient plus difficile avec la laisse à la main, les personnes responsables des chiens les confient un moment à d'autres. Au bout du lac, une descente stoppe le groupe. Le passage est glacé en dévers et les pulkas ont tendance à se renverser sur le côté. Les personnes ayant la responsabilité des chiens sont descendues en premier. Les chiens sont tenus par deux autres équipiers en haut de la descente. Un des deux s'engage avec un chien mais la pulka tourne. Il lâche le chien tout en indiquant à ceux qui sont en bas de le rattraper. Le chien ne s'arrête pas vers le groupe, il s'éloigne un peu. Personne ne s'en préoccupe. Un des équipiers chargés des chiens indique à celui tenant le deuxième de le lâcher et de le laisser descendre. Le second chien rejoint le premier et après un regard furtif vers le groupe, ils partent tous les deux en courant vers le large. On ne les reverra plus. La gravité de l'événement n'est pas la même pour tous les membres de l'équipe. Les discussions sont vives tant sur l'appréciation de la situation que sur ce qu'il faut faire en l'absence de cette protection contre les ours blancs.

Pour le chercheur acteur-expert, la situation est critique. Nous arrivons dans un fond de fjord, endroit typiquement fréquenté par les phoques et donc des ours. Il exprime ses craintes comme d'autres équipiers; le chef d'expédition est plus serein, le problème n'est pas si grave, ce qui importe vraiment c'est le fusil. La tension monte. Pour le chercheur acteur-expert, la situation devient risquée. Si de l'extérieur l'engagement dans un raid polaire constitue une confrontation à de multiples risques, les expéditeurs polaires en général et le chercheur acteur-expert en particulier, ne vivent pas l'expédition polaire comme une manière de défier les éléments. Au contraire, tout est pensé pour éviter de se trouver en situation risquée; mais la perte des chiens fait que, du point de vue du chercheur acteur-expert, elle le devient. Une question se pose une fois sous la tente, question qu'il pose aussi à l'autre personne-chercheuse : faut-il continuer? Autrement dit, qu'est ce que les chercheurs sont en mesure d'accepter pour mener à bien un projet de connaissance débuté plus d'un an et demi plus tôt?

La chercheuse suiveuse-novice est déconcertée. Elle ne comprend pas comment il est possible d'avoir laissé filer les deux chiens. Elle reste coite malgré une sorte de colère intérieure. Face aux tensions, elle se questionne d'emblée sur la posture à adopter; la possibilité de mener ensuite des entretiens est prégnante. Silencieuse, elle reprend la progression avec le groupe, elle se répète qu'il est important de ne pas exprimer d'avis, de ne pas prendre parti pour pouvoir ensuite retravailler ce moment avec l'ensemble des acteurs. Il est difficile malgré des émotions intenses de rester neutre et en retrait. Elle ne dit rien, paraissant sûrement un peu fermée. Arrivée dans la tente, elle se plonge

dans son carnet de notes écrivant tout ce qu'elle ne s'était pas autorisée à dire auparavant. Le carnet n'est pas ici une manière de consigner des informations, c'est un journal intime, un exutoire, un espace pour évacuer les tensions créées par la nécessité, du point de vue de la chercheuse suiveuse-novice à ce moment-là, de masquer ses émotions. La vigilance exercée s'apparente ici à une tentative de contrôle par la chercheuse de sa posture : malgré l'inattendu qui tend à la déstabiliser, elle tente de rester coûte que coûte dans le cadre fixé. Ici, la formalisation d'une posture *a priori* est centrale dans la manière dont la chercheuse fait face à ce moment critique pour elle. En comparaison avec sa posture lors de la chute à l'eau d'un coéquipier, nous pouvons distinguer les moments où une réflexivité en situation semble possible de ceux où elle ne l'est pas. Si les deux situations sont critiques, contrairement à la chute à l'eau, la perte des chiens ne provoque pas une situation d'urgence. L'urgence vécue du point de vue de la chercheuse la place instantanément dans une situation d'action où la réflexivité par rapport à sa posture n'a plus de place alors qu'elle semble pouvoir ajuster sa posture dans une situation même si celle-ci est critique et émotionnellement forte. Selon ce qui est vécu par la chercheuse comme « critique » et/ou « urgent » sur le terrain, la formalisation *a priori* des postures se révèle un outil de réflexivité mobilisable en situation ou uniquement *a posteriori* dans un travail d'écriture.

Cette dernière petite histoire montre comment la continuité du terrain s'est posée du point de vue des chercheurs. Si l'approche ethnographique confronte le chercheur « en chair et en os à la réalité qu'il entend étudier » (Olivier de Sardan, 1995, p. 76), la question – toute personnelle – qui va de pair est jusqu'où chaque chercheur accepte-t-il de se mettre en jeu? La réponse à cette question dépend du rapport du chercheur à son objet : certains acceptent pour étudier les mouvements sociaux de vivre pendant 40 jours avec une cellule de l'armée libre syrienne (Huët, 2013), la plupart ne prendraient pas ce risque. Si les acteurs peuvent mettre un terme à un travail de terrain, refusant la présence même d'un chercheur, le sujet chercheur est aussi au centre de la question de la continuité de son terrain. Cette question se pose à deux niveaux : 1) poursuivre ou non le projet de connaissance au regard de la mise en jeu de soi qu'il suppose; 2) conserver une posture compatible avec le projet de connaissance initial ou le transformer. Ainsi, la vigilance des chercheurs engagés dans une démarche ethnographique où ils se mettent toujours en jeu semble à la fois tournée vers leur travail de recherche qui suppose une réflexivité méthodologique – et théorique même si nous n'avons pas traité cette question – et vers eux-mêmes considérant la mise en jeu de leur intégrité physique, ou morale dans d'autres cas.

Conclusion

Les récits que nous avons rapportés et dont nous avons fait l'analyse montrent l'impossibilité de figer dans un dispositif d'investigation une démarche ethnographique, bien que ce dernier soit construit par itérations successives intégrant des travaux de terrain. Ces petites histoires qui ne trouvent que rarement leur place dans des publications scientifiques semblent pourtant incontournables pour rendre compte des rapports effectifs des chercheurs aux acteurs et à leurs terrains. Leur production suscite *ex post* une réflexivité qui permet de mettre à jour les conditions de production de la recherche la rendant plus légitime dans le cadre constructiviste dans lequel nous nous inscrivons (Albert & Avenier, 2011). Mais elles montrent surtout la vigilance exercée par les chercheurs au fil de leur terrain et permettent de discuter ce qui la suscite et sur quoi elle repose.

Dans la mesure où nos histoires montrent comment nous avons fait face à l'inattendu, le risque est de laisser penser que l'inattendu provoque de lui-même une réflexivité de la part des chercheurs. Sans aller à l'encontre de cette idée, nous voulons insister sur le fait que cet inattendu, même s'il est contingent, est aussi construit. La manière dont il est vécu par un chercheur dépend de son expertise dans, et de sa connaissance de, l'activité ainsi que de son rapport à son objet. Mais le cadre que représente le dispositif d'investigation posé *a priori* a lui aussi été source et ressource des démarches réflexives des chercheurs. En effet, même si les postures d'acteur-expert et de suiveur-novice sont abstraites et non suffisantes pour rendre compte du rapport des chercheurs aux acteurs dans les aspérités du terrain, ces deux dimensions – expert-novice et acteur-suiveur – fournissent des repères à la fois dans la réflexivité que peut exercer un chercheur en situation au moment même où il interagit avec les acteurs et dans une démarche réflexive rétrospective visant à rendre compte de ce à quoi il est confronté sur le terrain. La posture d'un chercheur au cours de son travail de terrain ne peut pas être linéaire, elle dépend des situations et des événements non anticipables qu'il va rencontrer. Il faut en rendre compte plus finement qu'en se référant à des postures archétypales. Par contre, ces dernières sont des repères pour se positionner en situation ou *ex post* afin de construire, maintenir ou faire évoluer sa posture de chercheur sur le terrain. La formalisation d'un dispositif d'investigation définissant des postures *a priori* a été une accroche suscitant la réflexivité en situation et permettant un ajustement du rapport de chaque chercheur aux acteurs. Il constitue aussi, lors de l'écriture, un point d'entrée pour expliciter *a posteriori* la posture qui était celle du chercheur en situation, une référence à partir de laquelle il est possible de préciser les choses. Ainsi, la tentative de

formalisation des rapports du chercheur aux acteurs en amont d'un travail de terrain ne vise pas à l'enfermer dans une posture, mais constitue pour nous un outil de vigilance ethnographique par rapport au projet de connaissance. Cet outil semble mobilisable – ou plutôt adaptable – à une diversité de recherches ethnographiques qu'elles soient individuelles ou collectives.

Nos développements nous conduisent également à considérer que la vigilance ethnographique ne se réduit pas à la réflexivité méthodologique. En effet, l'explicitation des logiques qui président à la conduite d'un chercheur au cours de sa démarche ethnographique, notamment dans des situations critiques, voire d'urgence de son point de vue, pointe que son engagement est aussi relatif à ce qui est acceptable pour lui en termes de mise en jeu de son intégrité physique ou morale. Ainsi, la vigilance d'un chercheur engagé dans une démarche ethnographique semble recouvrir tant sa réflexivité vis-à-vis de son projet de connaissance qu'une tension relative à la mise en jeu de soi.

Notes

¹ Ce dispositif d'investigation a fait l'objet de nombreuses réflexions depuis 2003. Mais ces réflexions ne sont pas seulement des conjectures puisque différents travaux de terrain nous ont permis de progressivement formaliser cette démarche.

² En effet, ce n'est jamais le chercheur, au sens générique, qui construit un terrain, mais une personne particulière dont les caractéristiques propres doivent selon nous être prises en compte.

³ Par contre, cela ne suppose pas, comme le sous-entend Junker (Peretz, 2004), que l'observation s'effectue à l'insu des autres membres de l'équipe : les acteurs sont informés des modalités et finalités de l'étude, volontaires pour y participer et dépositaires des rendus.

⁴ Cela est d'autant plus réalisable que le second auteur est non seulement expert du point de vue des expéditions polaires à ski, mais aussi chercheur en sciences de gestion, disposant ainsi de repères dans le management de projet.

⁵ À nouveau, la centration de cette chercheuse sur l'étude des pratiques en situation ne relève pas du hasard. Depuis 2000, elle s'attache à construire des dispositifs permettant d'approcher les fondements cognitifs de l'expérience, c'est-à-dire ce qui conduit l'acteur au moment où il agit à agir comme il agit.

⁶ La participation aux premières réunions de préparation permet de saisir par exemple l'importance des objets techniques – le type de montre, de GPS ou de tente – et le plaisir d'échanger à leur propos ou encore d'appréhender le rapport de chacun au voyage, au monde polaire devant la présentation de quelques photos de voyages passés.

⁷ Cet entretien s'inspire largement de l'autoconfrontation (Theureau, 1992) et de l'entretien d'explicitation (Vermersch, 1994).

⁸ La perspective *subjective située* se révèle particulièrement intéressante dans la mesure où elle contribue à re-placer l'acteur au cœur de sa situation, évitant ainsi les généralisations à propos de l'activité et les évaluations/justifications par l'acteur de ses propres actions.

⁹ Les pulkas sont des traîneaux, de grandes luges, que nous utilisons pour transporter tout ce dont nous avons besoin pendant le raid à ski. Chacun, la chercheuse novice compris, traîne derrière lui sa pulka.

¹⁰ La chercheuse novice a d'ailleurs dû la troisième journée du raid à ski faire la preuve au chef d'expédition de sa capacité à suivre, la progression se transformant en une course de fond initiatique.

¹¹ L'image de Bambi dans le dessin animé de Walt Disney convient bien pour décrire ce qui arrivait aux chiens.

Références

- Albert, M. N., & Avenier, M. J. (2011). Légitimation de savoirs élaborés dans une épistémologie constructiviste à partir de l'expérience de praticiens. *Recherches qualitatives*, 30(2), 22-47.
- Berry, M. (2000). Logique de connaissance et logique d'action. *Cahier de recherche de l'Essca*, 7, 3-58.
- Bierschenck, T., & Olivier de Sardan, J.- P. (1994). ECRIS : enquête collective rapide d'identification des conflits et des groupes stratégiques... *Bulletin de l'APAD*, 7. Repéré à <http://apad.revues.org/2173>
- Boutinet, J. P. (1996). *Anthropologie du projet*. Paris : Presses universitaires de France.
- David, A. (2000). Logique, épistémologie, méthodologie en sciences de gestion : trois hypothèses revisitées. Dans A. David, A. Hatchuel, & R. Laufer (Éds), *Les nouvelles fondations des sciences de gestion* (pp. 83-108). Paris : Vuibert.
- Favret-Saada, J. (1977). *Les mots, la mort, les sorts*. Paris : Gallimard.
- Favret-Saada, J. (2009). *Désorcèler*. Paris : Editions de l'Olivier.
- Garel, G., & Lièvre, P. (2010). Polar expedition project and project management. *Project Management Journal*, 41(3), 21-31.
- Geertz, C. (1973). *The interpretation of cultures*. New York, NY : Basic Books.

- Girin, J. (1990). *L'analyse empirique des situations de gestion*. Dans A.- C. Martinet (Éd.), *Epistémologie des sciences de gestion* (pp. 141-182). Paris : Economica.
- Gore, G., Rix-Lièvre, G., Wathelet, O., & Cazemajou, A. (2012). Can the body talk? Interviewing to understand bodily experience. Dans J. Skinner (Éd.), *The interview : an ethnographic approach* (pp. 127-142). London : Berg.
- Hlady Rispal, M. (2002). *La méthode des cas. Application à la recherche en gestion*. Bruxelles : De Boeck Université.
- Huët, R. (2013, Mai). *Le reportage ethnographique en contexte de conflit armé : restitution d'une expérience de 40 jours au sein d'une cellule de l'armée libre syrienne*. Communication présentée au 81^e congrès de l'ACFAS : L'ethnographie organisationnelle : pratiques émergentes et contributions, Québec, Canada.
- Koenig, G. (2003). L'organisation dans une perspective interactionniste. Dans B. Vidaillet (Éd.), *Le sens de l'action* (pp. 15-34). Paris : Lavoisier.
- Le Moigne, J.- L. (1995). *Les épistémologies constructivistes*. Paris : Presses universitaires de France.
- Lièvre, P. (2013). Repères pour un management des situations extrêmes. Dans V. Ancy, I. Avelange, & B. Dedieu (Éds), *Agir en situation d'incertitude en agriculture? Regards pluridisciplinaire au Nord et au Sud* (pp. 87-105). Bern : Peter Lang.
- Lièvre, P., & Rix-Lièvre, G. (2009). Mode d'interprétation des matériaux issus d'un observatoire de l'organisant. *Revue internationale de psychosociologie*, XV(35), 161-178.
- Lièvre, P., & Rix-Lièvre, G. (2012, Juillet). *Towards a "constructivist" and "practice-oriented" organizational ethnography*. Communication présentée au 28^e colloque EGOS : New Forms of Organizational Ethnography, Helsinki, Finlande.
- Midler, C. (1996). *L'auto qui n'existait pas*. Paris : Dunod.
- Mucchielli, A. (1991). *Méthodes qualitatives*. Paris : Presses universitaires de France.
- Olivier de Sardan, J.- P. (1995). La politique du terrain. Sur la production de données en anthropologie. *Enquête*, 1, 71-109.
- Peretz, H. (2004). *Les méthodes en sociologie. L'observation*. Paris : La Découverte.

- Plane, J.- M. (2000). *Méthode de recherche-intervention en management*. Paris : L'Harmattan.
- Ricœur, P. (1983). *Temps et récit. Tome 1. L'intrigue et le récit historique*. Paris : Seuil.
- Rix, G., & Biache, M.- J. (2004). Enregistrement en perspective *subjective située* et entretien en *re situ subjectif* : une méthodologie de constitution de l'expérience. *Intellectica*, 38, 363-396.
- Rix, G., & Lièvre, P. (2008). Towards a codification of practical knowledge. *Knowledge Management Research and Practice*. 6, 225-232.
- Rix-Lièvre, G. (2010). Différents modes de confrontation à des traces de sa propre activité. Entre convergences et spécificités. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 4(2), 357-376.
- Rix-Lièvre, G., & Lièvre, P. (2010). An innovative observatory of polar expeditions : the organizing's question. *Project Management Journal*, 41(3), 91-98.
- Rix-Lièvre, G., & Lièvre, P. (2011). Une méthodologie d'investigation du déroulement « effectif » d'un projet : une expédition polaire. Dans M. Aubry, & P. Lièvre (Éds), *Gestion de projet et expéditions polaires : que pouvons-nous apprendre?* (pp. 79-93). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Saussois, J.- M. (2007). *Théories des organisations*. Paris : La Découverte.
- Theureau, J. (1992). *Le cours d'action, analyse sémiologique : essais d'une anthropologie cognitive située*. Berne : Peter Lang.
- Van Maanen, J. (2011). Ethnography as work : some rules of engagement. *Journal of Management Studies*, 48(1), 218-234.
- Vermersch, P. (1994). *L'entretien d'explicitation*. Paris : ESF.
- Watson, T. J. (2011). Ethnography, reality and truth : the vital need for studies of "how things work" in organisations and management. *Journal of Management Studies*, 48(1), 202-217.
- Weick, K. E. (1979). *The social psychology of organizing*. New York, NY : McGraw-Hill.
- Weick, K. E. (2003). Préface. Dans B. Vidaillet (Éd.), *Le sens de l'action* (pp. 1-3). Paris : Lavoisier.

Géraldine Rix-Lièvre est maître de conférences à l'Université Blaise Pascal et membre du Laboratoire ACTé (EA 4238). Titulaire d'une habilitation à diriger des recherches (HDR) en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives, ses travaux s'inscrivent dans une anthropologie des pratiques corporelles qui s'attache plus particulièrement à l'expérience des acteurs en situation. Ses principaux terrains sont l'arbitrage sportif de haut niveau et les expéditions polaires à ski.

Pascal Lièvre est maître de conférences (HDR) en sciences de gestion et directeur de recherche à l'Université d'Auvergne, CRCGM (EA 3849). Il dirige un programme de recherche « Management des Situations Extrêmes » qui regroupe une quinzaine de chercheurs sur des terrains très variés : des expéditions polaires jusqu'aux opérateurs de marché (traders) en passant par les pompiers et l'exploration spatiale. Il développe des outils en matière d'ethnographie organisationnelle.